

Il était une fois le roman français

Jean-Pierre Guay

Number 7, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1635ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J.-P. (1982). Il était une fois le roman français. *Nuit blanche*, (7), 15–15.



par Jean-Pierre Guay

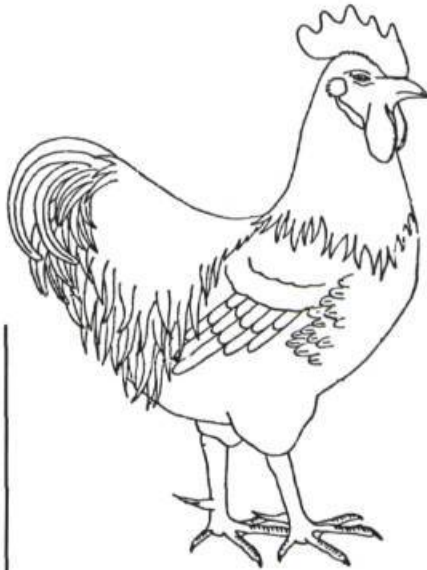
IL ÉTAIT

L'argument est le suivant. Au cours des dernières années, je me suis surpris plusieurs fois à partager l'opinion de mes interlocuteurs à l'effet que depuis la fin des années cinquante il ne s'était plus trouvé en France de grands romanciers de la taille des Bernanos, Camus, Mauriac, Green, Martin du Gard et tant d'autres qui ont donné au roman français de la première moitié du siècle une stature que tous lui envient encore.

Il y a quelques mois, j'ai commencé à réagir à cette trop facile appréciation. Qui a lu les romans de Lucien Bodard, Michel del Castillo, Robert Sabatier, Romain Gary alias Émile Ajar, Marguerite Yourcenar, et qui, en outre, s'est enthousiasmé pour leurs oeuvres, celui-là ne peut pas ignorer que le roman français est aujourd'hui tout aussi dynamique et exemplaire que jadis avec cette différence, peut-être, que les romanciers français des années soixante et soixante-dix ont mieux su que leurs prédécesseurs exprimer notre modernité.

Alors, me suis-je demandé, pourquoi cette apparente occultation dans nos esprits? Un certain nombre de raisons peuvent en partie l'expliquer.

Il y a d'abord eu le nouveau roman et ses théoriciens qui ont détourné passablement de lecteurs de la littérature française. Aux Nathalie Sarraute et Michel Butor, comment n'aurait-on pas en effet préféré les auteurs anglais, allemands, américains, les John Updike et Henry Miller, les Lawrence Durrell et Heinrich Böll? Car, avouons-nous-le, les Robbe-Grillet et Claude Simon n'ont pas livré la marchandise, exception



LE ROMAN FRANÇAIS

faite, peut-être d'un Jean-Marie G. Le Clézio qui, de toute façon, se passerait probablement lui-même d'une aussi arbitraire filiation.

Il faut par ailleurs, d'une certaine manière, reconnaître que les intellectuels parisiens ne sont pas étrangers au phénomène. Combien n'en avons-nous pas entendus nous dire qu'il ne se créait et ne pouvait plus rien se créer en France? Le problème a surtout été qu'ils ont plaidé pour leur propre stérilité. Or c'est probablement la chose au monde dont les lecteurs de romans se soucient aussi peu que de leur première chemise.

Vu du Québec, le roman français des dernières décennies a d'autre part plus ou moins sensiblement été mis en veilleuse par l'émergence de notre propre littérature. Des noms québécois se sont imposés, ceux des Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, André Langevin, Hubert Aquin. Antonine Maillet est allée

UNE FOIS

chercher son Goncourt. Victor-Lévy Beaulieu, comme c'est son habitude, nous a contradictoirement promenés de Victor Hugo à Melville et Kerouac. De plus jeunes, tels Louis Caron et Yves Beauchemin, ont pris d'assaut les grandes machines littéraires.

Mais, me semble-t-il, quelque chose d'un tout autre ordre a pu contribuer à priver temporairement le roman français d'un rayonnement mondial. Les Français, visiblement, n'ont pas encore réussi à maîtriser ce moyen de communication qu'est la télévision. Ils auraient pu, comme ils y ont excellé au cinéma, opposer aux séries télévisées américaines les leurs propres et à l'échelle, oserais-je dire, du jet set international. Or je ne crois pas me tromper beaucoup en avançant que les lecteurs de romans d'aujourd'hui sont aussi les téléspectateurs qui, dans tous les pays, se passionnent pour *L'homme de six millions* et *Quincy*. Les Français sont tragiquement absents de ce marché, c'est-à-dire qu'en tant que créateurs leur sensibilité ne rejoint plus les masses.

Je dirai enfin que je lis maintenant une égale proportion de romans québécois, français et traduits d'autres langues. Et je me promets bien à l'avenir, si on m'affirme que les romanciers français ne sont plus ce qu'ils étaient, de demander aussitôt à mes interlocuteurs s'ils diraient la même chose des romanciers québécois et étrangers. Ceci pour leur rappeler, autant qu'à moi-même, que le roman est vraisemblablement celle des formes de création qui, encore aujourd'hui, manifestent la plus grande richesse d'invention. Française ou pas. ●